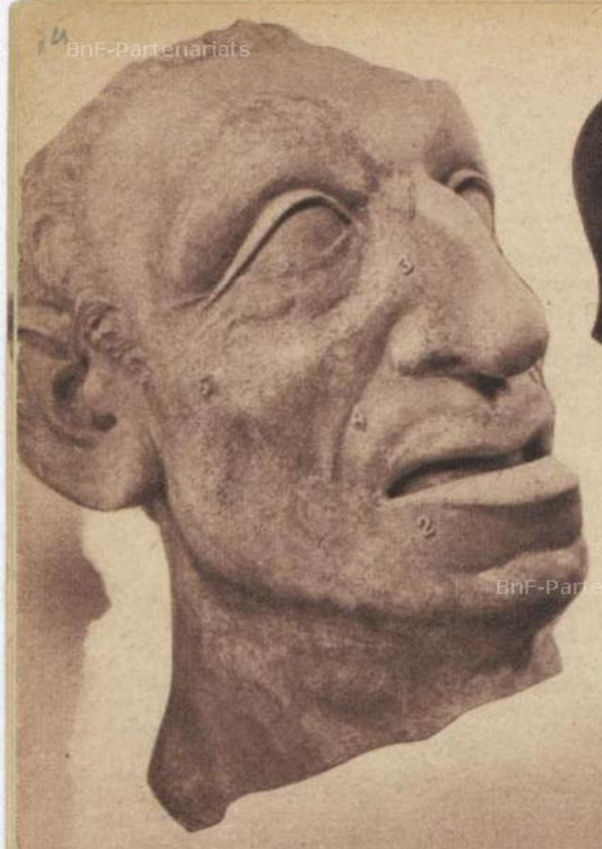
LE JUIF et le CINÉMA



DANS l'importante exposition réalisée au Palais Berlitz sur « le Juif et la France », une section est consacrée au cinéma. Ce n'est ni la moins curieuse, ni la moins convaincante. Elle éclaire rétrospectivement toute une part de l'histoire du film français et le visiteur perspicace ne manquera pas de faire certains rapprochements et de tirer certaines conclusions.

C'est surtout au cours des années qui précédèrent immédiatement la guerre que les Juifs prirent, dans l'industrie cinématographique, à peu près tous les leviers de commande. Il suffit, pour s'en rendre compte, de jeter un coup d'œil sur les panneaux de l'exposition.

De la production à l'exploitation, tous les postes importants étaient entre les mains des Juifs. Voici, parmi les producteurs et distributeurs : Adolphe Osso, Alexandre Korda, Emile et Bernard Natan, Braunberger, Siritzki, Kaminka, Lévy-Strauss, Rabinovitch, Max Glass, Jacques Haïk, Hakim, Klarsfeld, Nebenzhal, Dantziger, Forrester, Agiman; parmi les metteurs en scène : Ludwig Berger, Raymond Bernard Stodmak, Jean Benoît-Lévy, Cohen dit Pierre Chenal, Jeff Musso, Diamant-Berger ; parmi les acteurs : Armand Bernard, Abel Jacquin, Samson Fainsilber, Dalio, Temerson, Jean-Pierre Aumont, Coco Aslan, Vera Korène, Jacqueline Dumonceau ; des scénaristes et dialoguistes : Georges Dolley, Jacques Natanson, Charles Delac, qui fut président de la Chambre syndicale du film, combien d'autres encore.

Dans un pays comme le nôtre, dont l'esprit était depuis toujours synonyme de clarté, d'harmonie, d'équilibre, le cinéma devenait peu à peu, sous l'influence juive, l'expression pernicieuse des pires instincts de l'homme.

Il serait vain de citer des titres. Il n'est besoin que de se souvenir de ces films — d'autant plus dangereux qu'ils étaient parfois de qualité — où l'on assistait invariablement à l'apologie de la pègre cosmopolite des capitales.

Que l'on se souvienne aussi que c'était Jacques Haïk qui réalisa Après Mein Kampf, mes crimes. *Natan produisit, avant le scandale que l'on connaît, des films politiques comme* L'ombre sur l'Europe *et* Hitler et l'Angleterre. *On tenta, sans grand succès, diverses campagnes pour le relèvement du cinéma français, campagnes qui s'avérèrent impuissantes tant que les producteurs et les directeurs juifs gardèrent la barre en mains.*

Le cinéma reprend aujourd'hui, en France, une vitalité nouvelle.

Il saura renouer avec la grande tradition classique de notre culture et de notre bon sens français.

Voici, à titre d'exemple, deux coupures de journaux, l'une tirée du Courrier Cinématographique, *l'autre de* Match; *le rapprochement se passe de commentaires...*

MONSIEUR NATAN REÇOIT LA MÉDAILLE D'OR DE L'ÉDUCATION PHYSIQUE

A TOUT SEIGNEUR TOUT HONNEUR !

Depuis de longues années (on se souvient que Rapid-Films assura la diffusion des films relatant les jeux olympiques), M. Natan s'intéresse à la propagande pour le sport.

Tout récemment, M. Natan a notamment fait filmer, pour Pathé-Journal, toutes les principales manifestations sportives : matches de boxe, de hockey, de football. Tout dernièrement, il a consacré des films spéciaux à la Coupe Davis et enfin a fait établir une remarquable série de films athlétiques sur l'école de Joinville.

En tant que chef d'industrie, M. Natan a donné un excellent développement à l'Association sportive Pathé-Natan, formée par le personnel de ses services et usines. Il en est président d'honneur. Depuis quinze ans, M. Natan apporte donc à l'éducation physique en France une collaboration particulièrement active.

Désireux de reconnaître cet effort ininterrompu, M. le Sous-Secrétaire d'Etat à l'Education physique vient de décerner à M. Natan la grande médaille d'or de l'Education physique.

(Extrait du « Courrier Cinématographique ».)

1903. — Les premières salles projettent des bouts de films d'actualité. Un homme prodigieux qui a fait une petite fortune dans les foires, en vantant le phonographe à cylindre d'Edison et le kinétoscope-kaléidoscope. Charles Pathé, a monté dans la cave paternelle de Vincennes un petit atelier de développement de pellicule; cet atelier modeste est devenu bientôt un atelier vaste, clair et bien aménagé.

C'est là que l'on trouve Bernard Natanson, venu du ghetto de Jassy, laveur de films, puis photographe, puis opérateur, puis « développeur »; Charles Pathé le remarque bientôt. Et Natanson-Tannensaft ne tarde pas à devenir « projectionniste » dans un cinéma situé au coin de la rue Ordener et de la rue de la Chapelle.

LE TEMPS DE LA GLOIRE

1910-1913. — Bernard Natanson-Tannensaft n'est plus que Bernard Natan. Avec les quatre sous qu'il a épargnés, il appelle son cadet, Emile, qui est resté à Jassy, et fonde une obscure société, la Rapid Films. L'idée est bonne : elle consiste à tourner de petits bouts de pellicules vantant les pastilles X et le dépuratif Y. Cependant, les affaires ne sont pas brillantes, et le cadet Emile, démarcheur de publicité, ne traite que des contrats miteux. Alors germe une idée... une idée immorale, mais qui peut sauver la Rapid Films. Précisément, Charles Pathé vend des bouts de pellicules vierges inutilisables parce que trop courts. Bernard Natan les achète à vil prix, il les met soigneusement bout à bout et, avec quelques amis et des filles rencontrés dans des bars louches des boulevards extérieurs (que toute sa vie Natan fréquentera), on tourne des films d'une triste obscénité.

Bernard Natan n'hésite pas, quand il le faut, à jouer le rôle principal !

Cette production d'un genre spécial, tirée et développée tantôt dans la petite cuisine des Natan, tantôt à Vincennes, est vendue très cher par l'intermédiaire d'amis louches à divers tenanciers de maisons spéciales.

Ainsi vivent à Paris les Natan jusqu'au jour où un flagrant délit met à l'ombre pour quelque temps le chef de la famille, inculpé d'attentat aux mœurs.

Sitôt après sa remise en liberté, on se remet au travail : Rapid Films poursuit sa cahotante carrière avec le concours de M. Thomas, un ancien compagnon de travail des ateliers Pathé-Cinéma.

En même temps, amis et collaborateurs de Natan vendent, dans les bars suspects et au coin des rues borgnes de petits jeux de photos serrées les unes sur les autres par une extrémité. En les faisant rapidement passer devant les yeux, on a l'illusion d'un petit film.

Ces « films de poche » sont naturellement d'un genre aussi spécial que les premiers films de Natan.

CE MONSIEUR DE LA SANTE

1914-1918. — Bernard Natan ouvre un atelier de tirage de films 4, rue Ordener, dans la maison habitée par Marcel Cachin. Août 1914. Natan est un des premiers étrangers à s'engager.

Petit, malingre, et tout juste bon pour le service auxiliaire, il est mobilisé à l'Ecole Militaire, au 19e train, comme conducteur d'auto. Plus tard, il méritera d'être décoré de la croix de guerre. Natan se crée de nouvelles « relations », réalise parfois de fructueuses affaires. C'est ainsi qu'il rachète à vil prix un stock de vieux films américains avariés entreposés dans les cales d'un paquebot échoué. Les Natan suppriment les parties avariées des films, mettent les fragments utilisables au commencement, truffent ces premières images de titres et sous-titres innocents, puis insèrent une bande obscène au cœur du roman naïf...

De telle façon que les douaniers américains, qui ne « passent » que le début, n'y voient que du feu !

1919-1928. — La paix revenue, la Rapid Films retrouve une apparente prospérité. Mais « l'après-guerre », l'inflation, sont favorables aux opérations illicites de Bernard Natan qui, par ailleurs, étend et améliore ses relations. Vers 1924, Rapid Films présente *La châtelaine du Liban* et *La femme nue*. De temps en temps, il a des rencontres avec Charles Pathé et quelques-uns de ses collaborateurs. Un Directeur de journal de spectacles qui est lié depuis quelque temps avec Bernard Natan — et fonde sur lui de grandes espérances — le présente à deux jeunes gens, MM. Conti et Gancel, qui disposent de gros capitaux, et consentent des traites pour renflouer la Rapid Films.

Mais une autre affaire — celle-ci formidable — tente Natan... Charles Pathé veut quitter la rue Francœur... affaire merveilleuse ! il y a un actif de 312 millions ; en caisse, 96 millions d'argent frais ; peu de passif : 50 millions d'actions dont 30 sont remboursés et 20 dus à des fournisseurs.

Enfin, en 1928, la firme Pathé-Cinéma a réalisé 103.060.000 francs de bénéfices.

Charles Pathé va-t-il céder tout cela — ou plus exactement sa majorité — à Bernard Natan, qu'il connaît de longue date.

1929. — Plusieurs comparses et non des moindres — dont le directeur commercial de Pathé-Cinéma — se portent garants des crédits à ouvrir à Natan. On s'entremet auprès de Charles Pathé qui hésite... Pour le décider, on vante à Charles Pathé les capitaux que détient Natan, propriétaire « d'immeubles bourgeois ».

En réalité, il s'agit d'une société immobilière fictive mais qui éblouit Charles Pathé. Bref, ce dernier ne consent à céder sa majorité de 50 millions d'actions à vote plural que contre 60 millions d'argent. Natan s'engage à payer 10 millions par mois. Charles Pathé est vaincu.

Natan, aussitôt introduit dans l'affaire Pathé-Cinéma, puise immédiatement dans la caisse ce qu'il lui faut pour payer Charles Pathé. Il a un ascendant bien étrange sur le haut personnel qu'il met souvent dans son jeu.

1930. — Charles Pathé est désintéressé. Natan est maître de Pathé-Cinéma. Immédiatement, la Rapid-Films est rachetée à un prix exorbitant par la société Pathé-Cinéma grâce à des jeux d'écritures qui sont à la base des trente-trois filiales de Pathé-Cinéma, devenues trente-trois faillites.

(*Extrait de « Match », 5 janvier 1939.*)

VOICI CEUX QUI DIRIGEAIENT LE CINÉMA FRANÇAIS

Ce vaste panneau est plus éloquent que tous les commentaires. Le cinéma français d'avant-guerre était en majeure partie un cinéma juif. De puissantes sociétés montées par des Juifs tournèrent quantité de films dont l'esprit aurait pu suffire à dénoncer les origines. Beaucoup d'entre elles finirent par des scandales retentissants, au détriment de l'épargne française. Acteurs et réalisateurs étaient également nombreux sur les plateaux de nos studios.